

Volume 12, December 2018



Jean Bénac dans l'Enfer de la Grande Guerre : une source de Robert de Saint-Loup au front

Pyra Wise

How to cite:

Wise, P. (2018), 'Jean Bénac dans l'Enfer de la Grande Guerre : une source de Robert de Saint-Loup au front', *Quaderni Proustiani*, n. 12, 113-140.

URL:

<http://quaderniproustiani.padovauniversitypress.it/2018/1/7>

DOI:

10.14658/PUPJ-QP-12-7

Article first published online

December 2018

Jean Bénac dans l'Enfer de la Grande Guerre : une source de Robert de Saint-Loup au front¹

PYRA WISE
ITEM-CNRS-ENS

Bien qu'aucun personnage de la *Recherche* n'ait, aux dires de Proust lui-même, bénéficié d'un modèle réel et unique, il n'empêche que bon nombre d'entre eux empruntent tel ou tel trait de personnes qu'a connues l'écrivain. Ainsi, Robert de Saint-Loup présente quelque trait surprenant en commun avec un « modèle » que la critique n'a jusqu'à présent jamais considéré : Jean Bénac. En témoignent certaines correspondances biographiques repérables dans les lettres de Proust à propos du jeune soldat perdu dans l'enfer de la Grande Guerre.

Mots clés : Marcel Proust, Jean Bénac, source, personnage, Robert de Saint-Loup, Première Guerre mondiale, homosexualité, biographique, À la recherche du temps perdu

Introduction

Avant même la publication d'*À la recherche du temps perdu*, Marcel Proust affirmait : « mon roman n'a aucune clef »². Pourtant en avril 1918, il propose à Jacques de Lacretelle de lui révéler « les “clefs”, bien peu nombreuses » de son roman (*Corr.* XVII, 189). Quelques jours plus tard, il lui écrit à nouveau pour lui expliquer qu'il s'est parfois inspiré de personnes réelles, mais qu'il s'agit alors d'un assemblage de traits de plusieurs individus pour créer un seul personnage : « Il n'y a pas de clefs pour les personnages de ce livre ; ou bien il y en a huit ou dix pour un seul [...]. Je vous le répète les personnages sont entièrement inventés et il n'y a aucune clef » (*Corr.* XVII, 193-194). Au fil de la parution des volumes de la *Recherche*, selon la personne à qui il écrit, il reconnaît ou nie que son correspondant ait pu servir de source³. À propos de Robert de Saint-Loup, il confie à Robert de Montesquiou (qu'il démentira toujours être une clef du baron de Charlus) n'avoir pris qu'un seul détail d'un ami réel pour l'attribuer à ce personnage :

¹ Version française, revue et augmentée, de WISE 2017, 224-261.

² PROUST, Lettre à Mme Gaston de Caillavet, [juillet 1912], *Corr.*, XI, 155.

³ À Mme Soutzo il signale qu'il s'est inspiré de son salon fleuri pour décrire le salon d'Odette (voir WISE 2014b, 23-29). Mais à Laure Hayman il réfute catégoriquement qu'elle ait été le modèle pour ce personnage (*Corr.* XXI, 208).

Ainsi, il n'y a aucune clef pour Saint-Loup, mais, dans un passage non encore publié du livre [...], je me suis souvenu d'une promenade sur les banquettes d'un café, promenade exécutée par mon pauvre ami Bertrand de Fénelon, qui a été tué en 1914. Pour le reste, il n'y a pas de traits de lui. (*Corr.* XX, 194)

Cependant, après la mort de Proust, Jean Cocteau réclamera la paternité de cette prouesse et affirmera qu'on lui avait volé un exemplaire dédicacé du *Côté de Guer-mantes* où Proust aurait écrit : « C'est vous, cher Cocteau chez Larue », en référence à cet incident de voltige (Wise 2014a, 261 ; Mauriac Dyer 2017, 47-63).

La correspondance de Proust a permis aux exégètes de suggérer plusieurs clefs pour Robert de Saint-Loup. Philippe Berthier lui a récemment consacré un livre où il présente des photographies de personnes réelles qui auraient servi de modèles pour ce personnage (Berthier 2015). À mon tour, je suggérerais une autre source, plus cryptée, pour quelques détails de Robert de Saint-Loup dans l'Enfer de la Grande Guerre : Jean Bénac.

La famille Bénac

Selon les mots mêmes de Proust en 1915, Jean Bénac était « le fils du plus vieil ami » de ses parents (*Corr.* XIV, 238). Son père, André Bénac⁴, eut une belle carrière. Il fut administrateur de la Banque de Paris et des Pays Bas – comme plus tard un ami de jeunesse de Proust, Horace Finaly (Bussière 1992), ainsi que et secrétaire du conseil d'administration des Chemins de fer de l'État de 1886 à 1895. Mais aussi – et surtout – il occupa des postes éminents dans l'administration d'État de plusieurs gouvernements⁵. C'était donc un homme imposant et certainement influent. André Vuillard fit d'ailleurs son portrait⁶ lorsqu'il fut « élevé à la dignité de Grand' Croix

⁴ André Jean Bénac, né le 1^{er} septembre 1858, à La Réole (Gironde), décédé le 20 octobre 1937 (acte de décès n° 960, Paris XVII^e, en ligne, <<http://archives.paris.fr/r/124/-at-civil-de-paris/>>, 9D 155, image 26). Il s'est marié le 5 mars 1886 (acte de mariage n° 249, Paris VIII^e, en ligne, V4E 6103, image 7) avec Félicie Zélie Edmée Champion, née le 4 décembre 1863 à Paris, décédée en 1949. Ils eurent trois filles et un fils.

⁵ Il a été Auditeur au Conseil d'État, Chef de Cabinet du Ministre des Travaux publics, Directeur de Cabinet du Personnel et du Secrétariat au Ministère de l'Intérieur, Maître de requêtes au Conseil d'État, Directeur du Mouvement Général des Fonds (l'équivalent du Ministère du Budget d'aujourd'hui), Directeur général honoraire au Ministère des Finances, et enfin, Membre du Conseil de l'Ordre.

⁶ Ce portrait (124 x 96,8 cm) est conservé au Cleveland Museum. C'était une commande de la Compagnie Parisienne de distribution d'Électricité. Il y a une deuxième version de ce même portrait (129,5 x 156,2 cm), avec quelques différences dans les détails, qui était destiné à la Compagnie d'électricité, et qui est aujourd'hui à la Fondation Rau pour le Tiers Monde, à Zurich. Une troisième version, un pastel (25 x 27,5 cm) qui daterait de 1935, a figuré dans une vente en 2015 (J.J. Mathias – Baron Ribeyre & Associés E. Farrando, Hôtel Drouot, Paris, le 1^{er} juin 2015, lot n° 34).

de la Légion d'honneur »⁷. André Bénac est donc un pur produit de la Troisième République, tout comme Adrien Proust. Son père était simple ouvrier et sa mère de petite bourgeoisie terrienne (Canévet 2004). Son ascension sociale, grâce à de brillantes études de droit, a peut-être aussi été favorisée par son mariage avec une femme riche, comme celle d'Adrien Proust qui, ayant fait de brillantes études de médecine, épousa aussi une femme plus fortunée. Les Bénac étaient des intimes des parents de Marcel, et leur nom figure dans le carnet d'adresses de Jeanne Proust, qui a aussi noté leur jour de réception, le jeudi (dans un carnet inédit vu par sa biographe Bloch-Dano 2004, 314).

Ce serait Mme Bénac qui aurait fait découvrir la Bretagne et Beg-Meil à son mari, où ils passeront toutes leurs vacances, ce qui marquera profondément le jeune Bénac. Ce sont d'ailleurs les Bénac qui auraient recommandé ce village à Marcel Proust, en particulier pour son asthme. Proust s'est attardé en effet à Beg-Meil lors de son désormais célèbre voyage en Bretagne avec Reynaldo Hahn en septembre et octobre 1895. Ce séjour a enrichi l'imaginaire de Proust et l'a marqué durablement (Le Foll 1995, Milly 2001, Canévet 2010, Dupont-Mouchet 2017). D'ailleurs, en 1912, il envisagera même d'y louer une villa⁸. On sait aussi que cette cité balnéaire figure dans le roman inachevé *Jean Santeuil*, où la famille Bénac apparaît sous le nom des « Sauvalgue » (Proust 1971, 354-355). Le narrateur explique l'importance de Beg-Meil pour cette famille : « On sentait que le bonheur de leur vie était là. » Pareillement, de son côté, Jean Bénac exprime dans ses lettres de guerre son grand attachement pour un lieu devenu un paradis perdu.

La description de Beg-Meil dans *Jean Santeuil* est très proche de celle que Proust fera dans sa correspondance, ce qui montre à quel point son souvenir précis est resté puissant. Ainsi écrit-il à Georges de Lauris, en 1903 : « Beg-Meil est un clos de pommiers dévalant jusque dans la baie de Concarneau qui est la plus noble et douce et délicieuse chose que je connaisse » (*Corr.* III, 408). Puis, un an plus tard, il donne des conseils à son ami Léon Yeatman pour son prochain voyage en Bretagne : « J'adore [...] Beg-Meil qui d'ailleurs n'est qu'un clos de pommiers versant sur une baie lente. Ce n'est pas une chose à aller voir, mais où il est exquis de vivre » (*Corr.* IV, 226-227). Il répète même à la fin de sa lettre, avec une précision supplémentaire : « Et Beg-Meil exquis à vivre (si ce n'est pas affolant d'étrangers). » On pourrait en résumer l'impression majeure en citant *La Bretagne*, de Gustave Geffroy (que Proust a lu⁹), qui évoque ainsi Beg-Meil : « les jours carillonnés où s'aperçoivent les

⁷ André Bénac fut décoré en juillet 1934, après avoir passé par tous les grades depuis 1883. Voir son dossier de Légion d'honneur dans la Base Léonore des Archives nationales, <<http://www2.culture.gouv.fr/documentation/leonore/recherche.htm>>.

⁸ Lettre à Reynaldo Hahn de Cabourg, [août 1912], *Corr.* XI, 182.

⁹ Voir sa lettre à Gustave Geffroy, [juin 1920], *Corr.* XIX, 314.

visages de bonheur tranquille [...], où s'entendent les dialogues de conversations heureuses »¹⁰. Enfin, il est significatif que dans sa lettre à Léon Yeatman, le nom de Beg-Meil entraîne nécessairement celui de Bénac : « Si vous alliez à Beg Meil je vous donnerais un mot [...] pour M. Bénac. »

Il est regrettable que la correspondance entre Marcel Proust et les Bénac ne nous soit pas parvenue. Une seule lettre de Proust à André Bénac est apparue à ce jour¹¹. Principalement consacrée à des questions financières, Proust remercie Bénac pour son offre d'un prêt mais la décline, puis il mentionne la vente de l'immeuble du boulevard Haussmann ainsi que le futur mariage de « Mademoiselle Bénac »¹². Ces deux détails permettent de dater cette lettre de décembre 1919¹³. Elle prouve donc que Proust est resté en contact avec les Bénac après la mort de ses parents. D'ailleurs, André Bénac restera fidèle au fils de ses amis puisqu'il sera présent aux obsèques de Marcel Proust en novembre 1922¹⁴.

Les lettres de guerre

Le fils d'André et Edmée Bénac, Jean Bénac¹⁵, est né le 1^{er} juillet 1891¹⁶. Il a donc vingt ans de moins que Marcel Proust. Il est mort de blessures de guerre le 15

¹⁰ *La Bretagne* (1905), cité par Kolb, *Ibid.*, 315, n. 3.

¹¹ Catalogue Jean-Claude Vrain, 1996, lot n° 217 (lettre de 4 pages dont seule la première est reproduite).

¹² Il s'agit de Marie Noémie *Suzanne* Bénac, née le 8 novembre 1892 (acte de naissance n° 1730, Paris IX^e arrondissement, en ligne, V4E 6189, image 30), décédée en 1944.

¹³ Le mariage civil de Suzanne Bénac avec le chirurgien Paul Moure (1883-1973) eut lieu le 22 décembre 1919 (acte de mariage n° 2156, Paris IX^e, en ligne, 9M 304, image 20). Le mariage religieux le lendemain, à l'église de la Trinité, est signalé dans la presse (*Le Figaro*, 25 décembre 1919, p. 2 ; *Le Gaulois*, 26 décembre 1919, p. 2 ; *Le Petit Parisien*, même date, p. 2). Les fiançailles avaient été annoncées dans *Les Débats*, 5 décembre 1919, p. 3). L'autre sœur de Jean Bénac, Armande Élisabeth *Andrée* Bénac (née le 12 janvier 1887, Paris XVII^e, décédée le 9 janvier 1979, Paris VIII^e), a épousé Esprit *Étienne* Caudrelier (1883-1953) le 5 mars 1912 (acte de mariage n° 271, Paris IX^e, en ligne, 9M 275, image 15). Voir aussi *Le Figaro*, 6 mars 1912, p. 3). La troisième sœur de Jean Bénac, Zélie Edmée *Marguerite*, est née le 19 juin 1889 (acte de naissance n° 1007, Paris IX^e, en ligne, V4E 6179, image 8), décédée en 1890.

¹⁴ Voir la liste des personnes présentes dans *Le Figaro*, 22 novembre 1922, p. 2.

¹⁵ Voir son portrait photographique dans son uniforme de sergent, par le cabinet Nadar, ainsi que d'autres informations biographiques et divers liens, sur <http://memoire.avocatparis.org/biographies/24-b/63-jean-benac-1891-1914>. Jean-Claude Leborgne a publié récemment (2016, p. 22-47), un article sur Jean Bénac, mais qui reprend, sur la relation de Proust avec Bénac, des informations, que j'avais fournies dans un exemplier pour ma communication du 4 avril 2011, « Proust et la "langue poilue" : le cas du mot "boche" », au séminaire de l'Équipe Proust (ITEM-CNRS), « *À la recherche du temps perdu*, roman de la guerre », à l'École normale supérieure. Cet exemplier et les enregistrements audio et les documents de toutes conférences du séminaire étaient, jusqu'à récemment, en ligne sur l'ancien site Internet de l'ITEM, et devraient être rétablis prochainement sur le nouveau site : <http://www.item.ens.fr>

¹⁶ Acte de naissance n° 1070 (du 3 juillet 1891, Paris IX^e, en ligne, V4E 6185, image 29). Il est donc très étrange de trouver une autre date de naissance dans sa fiche militaire, qui indique le 1^{er} août (voir

décembre 1914, en Alsace¹⁷. Très peu de temps après, les parents de Jean Bénac décidèrent de publier un recueil de ses lettres, qui parut le 7 mai 1915¹⁸. Il semble que Proust en avait préalablement reçu le manuscrit ou les épreuves, ainsi qu'il l'explique à Mme Catusse en octobre 1915 :

Oui les Bénac m'avaient donné le livre de leur fils. Puis ils me l'ont repris en me demandant de ne pas dire que je l'avais eu. Donc ceci reste entre vous et moi. J'ajoute que je n'ai pas été d'accord avec eux sur leur manière de sentir et de faire (trop long à expliquer par lettre). Ces lettres du petit Bénac étaient délicieuses de cœur, de dons, de courage, de délicatesse ; l'intérêt d'événements sur lesquels le flot de la littérature d'après-guerre n'a pas encore passé, soutenait, voilait, les défaillances ou les banalités (très rares d'ailleurs) de la forme. On devait à ce jeune et charmant brave, que je n'ai pas connu et que j'aime depuis que je l'ai lu (et tout le monde eut [*sic*] fait de même), on lui devait de le dresser, de le dévoiler, de le faire vivre, dans son geste et dans son rayon. Il fallait laisser parler celui qui n'a pas assez vécu pour être écouté et dont le nom associé à des jours impérissables eut [*sic*] été préservé. Hélas les familles, sauf de rares exceptions, pensent à leurs « pudeurs » à elles qu'elle devraient immoler au nom du mort. Puis peut-être s'aveuglent-elles sur des dons littéraires qu'elles pensent mieux révéler un jour en publiant des œuvres purement littéraires. Or ici les dons du jeune homme étaient charmants ; joints à sa délicieuse délicatesse morale, à l'intérêt du récit, et d'un document sur un jeune bourgeois français de 1914, en bloc tout cela, « l'un dans l'autre » comme disent les marchands, eut [*sic*] charmé. Privée de ses puissants atouts, sa « littérature » n'aura certainement pas une originalité suffisante pour marquer. J'ai écrit tout cela à Monsieur Bénac sans même effleurer ses déterminations. Je le regrette car par delà la mort j'ai une profonde sympathie pour ce caractère [,] et le parti pris de le laisser ignoré m'attriste, partis pris inspiré bien entendu par une tendresse et une douleur que je respecte et plains du fond de mon cœur, mais qui n'ont pas pu se détacher assez de ceux qui les ressentent pour servir uniquement la cause de celui qui les inspire.¹⁹

cette fiche sur www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr).

¹⁷ Il y eut de nombreux comptes rendus de ce décès car Bénac fut touché par un obus, dans une rue de Thann, avec deux autres personnes, dont Max Barthou, fils unique de l'ancien président du conseil, l'équivalent de notre premier ministre (*Le Journal des Débats*, 17 décembre 1914, p. 3 ; *Le Gaulois*, 18 décembre 1914, p. 2 ; *Le Temps*, même date, p. 5. Les obsèques furent aussi annoncées dans plusieurs journaux : *Le Figaro*, 24 décembre 1914, p. 3 ; *Le Gaulois*, même date, p. 2 ; *Le Temps*, même date, p. 3). Louis Barthou avait fait voter la loi de trois ans, alors quand son fils Max, très patriote, s'était engagé malgré la volonté de son père, il lui expliqua : « Vois-tu, papa, quand on porte ton nom on se doit à son pays ». Le récit du dialogue entre le « jeune Max, imberbe, beau comme un Dieu » et son père fut rapporté des années plus tard (*Feuille d'Avis de Neuchâtel*, 12 décembre 1932, p. 6).

¹⁸ *En souvenir de Adolphe, Edme, Jean Bénac, Avocat à la Cour d'Appel de Paris, Sergent au 46e Régiment d'Infanterie. Né le 1er juillet 1891 à Paris, mort à Thann le 15 décembre 1914*, Presses des Imprimeries Gounouilhou, Bordeaux, 1915, 233 p.

¹⁹ Transcription collationnée sur la reproduction du catalogue de la vente Artcurial – Briest-Poulain – F. Tajan, du lundi 14 novembre 2011, lot n° 69. Ce manuscrit permet de corriger la version

Et dans un *Post Scriptum*, Proust ajoute ces précisions :

Bien entendu si M. Bénac n'a pas acquiescé à mes raisons et, il ne les a nullement mal prises ! Et si j'ai restitué le volume, c'est parce que l'autorité militaire ou je ne sais quelle autre raison. Mais il eût été facile d'expurger et de publier. Bien plus, j'ai offert, si le livre n'était pas publié, de le faire lire à Barrès, à Hermant etc. (et pour moi qui ne sors plus depuis si longtemps cela m'eût donné beaucoup de peine). Cela a été dédaigneusement refusé (très gentiment pour moi, mais en dédaignant que ce fût lu par eux).

Il est étonnant de voir que trois ans plus tard, en 1918, à Mme Hecht cette fois, Proust parle à nouveau longuement de ce recueil de lettres de Jean Bénac dans exactement les mêmes termes, en reprenant à l'identique des expressions entre guillemets :

Je connais ou du moins j'ai connu autrefois d'excellents parents. Ils ont eu le malheur de perdre leur fils presque au commencement de la guerre, et ils ont fait imprimer, pour une vingtaine d'intimes, les lettres que ce fils leur avait écrites du front. Je n'avais jamais vu ce jeune homme, mais ses lettres étaient si vivantes, respiraient tant de bonté, de courage, de désir, tout innocent, d'« arriver » que je ne pouvais les lire sans pleurer. Je conseillai aux parents de les faire paraître, et malgré le terrible état de santé où j'étais déjà, je m'offris à demander à Barrès, à Hermant, à plusieurs autres d'en citer quelques passages. Il n'y a pas un doute que cela n'eût rempli de joie ce jeune homme exubérant de vie et désireux de gloire. Les parents refusèrent absolument, à cause de cette « pudeur » etc. Je n'insistai pas mais j'eus le sentiment très net qu'ils avaient fait passer leur chagrin (de la sincérité et de la profondeur inconsolable duquel il n'y a d'ailleurs pas à douter) avant celui qui en était l'objet. Peut-être se sont-ils dit que plus tard, ils feraient connaître ce jeune inconnu en publiant de lui des romans qu'il avait commencés avant la guerre. Mais là ils ont obéi à leur aveuglement de parents, car ce jeune homme n'avait pas de « talent ». La délicieuse nature révélée par ses lettres, l'intérêt des épisodes guerriers auxquels il avait été mêlé, tout cela « l'un dans l'autre » faisait qu'avec une forme, un style agréables, mais insuffisants en eux-mêmes, le livre tel quel eût charmé. J'ajoute qu'il ne serait déjà plus publiable aujourd'hui, car trop de livres de guerre auraient déjà effacé le charme de celui-là.²⁰

Proust fait ici allusion au tirage très restreint de ce recueil, une limite qu'il blâme. Quelques mois plus tard, en janvier 1919, il confie à nouveau, et de la même façon, sa déception à une troisième amie :

publiée par Philip Kolb qui n'avait pu voir l'original et avait dû reprendre la publication des *Lettres à Madame Catusse* de 1947 (*Corr.* XIV, 241-243). Il y a, comme souvent, quelques différences de ponctuation et des omissions de soulignements de certains mots mais surtout, l'omission de l'adjectif « délicieuse » dans la phrase « sa délicieuse délicatesse morale », un mot qui reviendra dans la lettre citée suivante, *infra*, à Mme Hecht.

²⁰ Lettre à Mme Hecht, [septembre 1918], *Corr.* XVII, 348-349.

J'ai des amis qui ont eu la douleur de perdre à vingt ans un fils exquis et très doué, qui a été tué au début de la guerre. Je leur avais conseillé de publier les lettres que ce jeune homme écrivait à ses parents ; il s'y révélait un cœur tellement bon, tant d'esprit, de si beaux dons, qu'une telle publication eût fait connaître quelqu'un qui restera inconnu car il se destinait aux lettres mais n'a pas eu le temps d'écrire. Elle eût entretenu autour de lui ce dont les morts ont surtout besoin, la vie. Les parents ont presque été offensés de mon conseil, ils m'ont répondu qu'une « pudeur » les empêchait. Je crois que là, si bons parents qu'il fussent ils ont plus pensé à eux (dans le meilleur sens du mot, je veux dire de la douleur) qu'au fils qui eût aimé être aimé et admiré.²¹

Si ni Barrès ni Hermant ne citeront les lettres de Jean Bénac, il est une lettre en particulier du jeune homme qui sera en revanche citée par un éminent historien :

[...] nous menons une vie d'aventures fort comparable à celle des Trois Mousquetaires avec leurs trois laquais ; et, oserai-je te l'avouer, malgré tout ce que notre situation a de terrible, la plupart de nos repas sont d'une grande gaieté ! [...] si bien que, sauf le qui-vive sur lequel nous vivons tout le temps, sauf le bruit lointain et intermittent du canon, sauf les alertes et les fusils constamment chargés à portée de la main, on pourrait croire que nous faisons un voyage d'aventures, une sorte de monstrueuse partie de chasse...²²

En effet, un extrait de cette lettre est cité par Gabriel Hanotaux dans son *Histoire illustrée de la guerre de 1914* (Hanotaux 1915, 36)²³, paru d'abord en feuilleton dans *Le Figaro* à partir du 7 janvier 1915. On sait que Gabriel Hanotaux était un ami de la famille Proust²⁴. Il est plus que probable que Marcel Proust a lu cet ouvrage, puisque, comme l'a remarqué Philip Kolb, il y trouva des expressions et un style qu'il attribuera à Norpois²⁵. Proust aurait donc lu cette lettre de Jean Bénac au moins deux fois. Il s'en est d'ailleurs probablement souvenu aussi lorsqu'il complimenta Robert de Montesquiou pour son recueil d'élégies guerrières, *Les Offrandes blessées* : « Enfin, grâce à vous, ont coïncidé l'Art et la Guerre ! [...] Je pense [...] que vous avez “lu dans les pensées” [...] de nos modernes Artagnan [...] »²⁶.

²¹ Lettre à Mlle Louise Bagnères, *Corr.* XVIII, 71.

²² Jean Bénac, lettre à son père, 16 août 1914, *op. cit.*, p. 18. Plus loin, il reprend cette comparaison avec les légendaires amis du roman d'Alexandre Dumas : « Nos trois tampons ronflent, et moi, le troisième mousquetaire, je vais m'étendre auprès d'eux. »

²³ Il s'agit du même éditeur qui publia le volume de lettres de Jean Bénac.

²⁴ En particulier d'Adrien Proust, dont il était aussi le patient (voir *Le Figaro*, 14 décembre 1894, p. 1). Marcel compta ainsi sur l'appui de cet ami de son père dans ses tractations avec la bibliothèque Mazarine, où il avait été nommé en juillet 1895, pour ne pas s'y présenter (*Corr.* I, 407, lettre n° 258). Hanotaux figure parmi les invités du célèbre dîner de décembre 1895, donné par Marcel Proust au nom de ses parents (*Ibid.*, p. 449, lettre n° 294).

²⁵ Proust se moquait de certaines théories sur les origines du conflit défendues par Hanotaux (voir *Corr.* XIV, 76 et 79, n. 5).

²⁶ *Corr.* XIV, 166, [Juillet 1915].

L'écrivain Breton Anatole Le Braz, ami de la famille Bénac²⁷, a lui aussi cité des lettres de Jean Bénac, mais seulement oralement, lors de conférences qu'il donna aux États-Unis en 1916, lorsqu'il essayait de convaincre les Américains d'entrer en guerre pour défendre la France. Ainsi, il rend compte à André Bénac de sa conférence à Bryn Mawr, une université réservée aux femmes :

J'y ai obtenu, en parlant de la guerre et en lisant, comme toujours, quelques passages des lettres si humaines de votre Jean, le succès le plus significatif peut-être de toute ma carrière de palabreur itinérant : oui j'ai fait couler les larmes de Miss Thomas, la Présidente, une femme de pierre, – de la pierre sur laquelle sont inscrites les Tables de la Loi.²⁸

Malgré son admiration pour les lettres si émouvantes du jeune Bénac²⁹, mort au front comme son fils Robert, il semble que Le Braz en ait cependant déconseillé la publication à André Bénac³⁰. Ce dernier ne l'écoula pas plus qu'il ne suivit les conseils de Marcel Proust.

Dans sa correspondance, Proust répète que le jeune Bénac avait des prétentions littéraires et aussi « le désir d'arriver » et même « de gloire ». Pourtant, une des dernières lettres de Jean Bénac est en contradiction avec cette interprétation. En effet, quand il apprend que son père a publié quelques-unes de ses lettres dans un journal, il n'est pas du tout flatté :

[...] je t'avoue, mon papa chéri, que cela me déplaît infiniment. Ce que j'écrivais à maman ou à toi était pour maman et pour toi, et je ne me soucie pas du tout de ce que peuvent en penser les autres. Si cela t'avait amusé de publier quelques passages de mes lettres dans des journaux comme la *Petite Gironde*, cela m'aurait été égal, [...] mais ailleurs ?³¹

Jean Bénac s'étonne aussi que son père découvre enfin ses dons littéraires :

²⁷ Au sujet de l'amitié entre Anatole Le Braz et la famille Bénac, voir Piriou 1999 (en particulier p. 104, 120, 148, 175-176, 193, 205, 221-224 et 277).

²⁸ Lettre d'Anatole Le Braz à André Bénac, du 20 mars 1916, citée dans « Un inédit américain d'Anatole Le Braz », *L'Information historique*, vol. 42, n° 2, 1985, p. 74. L'inédit en question est en fait une longue lettre à André Bénac, commencée en janvier 1916 et qui devint un véritable journal, que Le Braz transformera en articles pour la *Revue des Deux Mondes* en 1917 et 1919.

²⁹ Le Braz a dédié au moins deux textes à Jean Bénac, en particulier une nouvelle (« Jean Pentecôte », *Union Agricole*, 22 mai 1904, repris dans la *Revue de Paris*, 15 juin 1906) et un poème (« Un poème d'Anatole Le Braz en hommage à Jean Bénac », *Foën Izella*, n° 49, juin 2017). En 1901, il avait dédié à Mme André Bénac un recueil de nouvelles, *Le Sang de la Sirène*.

³⁰ Selon une lettre de Le Braz à André Bénac du 19 juillet 1915, qui est seulement résumée (et dont la localisation n'est pas indiquée), dans « Un inédit américain d'Anatole Le Braz », *op. cit.*, p. 74, note 65.

³¹ Lettre du 6 décembre 1914, *op. cit.*, p. 214. Je n'ai pas retrouvé le journal dans lequel des lettres de Jean Bénac auraient été publiées par son père.

Ceci m'amène à te parler, mon papa chéri, du petit reproche que tu me fais au sujet de mes lettres : il a fallu la guerre, me dis-tu, pour que tu saches que je pouvais écrire. Mais, mon papa chéri, quand donc t'aurais-je écrit en temps de paix ?³²

Il semble donc que Bénac n'ait pas montré des tentatives de romans ou de poésies à ses parents. Cependant, un avocat qui l'avait guidé dans ses études de droit confiera :

Encore que je m'en défendisse, il me récitait ou me lisait des fragments d'auteurs inconnus, dont je soupçonnai souvent que tous cachaient, sous la variété de leurs pseudonymes la même personnalité, très jeune mais déjà avertie, qui partait à l'assaut du monde, dans un éclatant bonheur de vivre, certaine de sa victoire sur les autres comme sur moi-même, et prenant auprès de moi conscience qu'on ne pouvait lui résister. (Carpentier 1930, 19-20)

D'ailleurs, au front, si l'administration militaire l'utilisa parfois comme avocat, il avait aussi la réputation d'un futur écrivain, comme le montre une remarque du général Malleterre qui, après la mort de leurs fils, écrit aux parents de Jean Bénac : « il allait parcourir une brillante carrière d'avocat et de littérateur »³³.

Le côté féminin de Jean Bénac et l'homosexualité de Robert de Saint-Loup

Ce qui frappe avant tout dans les lettres de Proust à propos de Jean Bénac, c'est son insistance à nier l'avoir jamais rencontré. Ainsi, à Mme Catusse il écrit : « ce jeune et charmant brave, que je n'ai pas connu et que *j'aime* depuis que je l'ai lu ». Et à Mme Hecht : « Je n'avais jamais vu ce jeune homme ». Or Philip Kolb a remarqué que cette négation était suspecte et il note : « Proust le dit peut-être afin d'écarter tout soupçon d'un intérêt un peu spécial pour le jeune homme » (*Corr.* XVII, 350, n. 10). Il est certain que lors de son séjour à Beg-Meil en 1895, Proust n'a pas dû beaucoup voir Jean Bénac car celui-ci n'avait alors que 4 ans ! Cependant, deux lettres de Marcel Proust à Eugénie Lémel, une ancienne femme de chambre de sa famille, révèlent que plus tard le jeune Bénac est venu régulièrement chez les Proust à Paris. Dans la première, de janvier 1915, il rapporte : « Rien qu'hier j'ai appris la mort parmi les gens que je connaissais. Le petit Bénac, fils unique de M. Bénac que vous avez du [*sic*] voir à la maison [...] »³⁴. Cependant, cette phrase, sans une virgule après « M. Bénac », signifie que c'est le *père* du jeune Bénac qu'Eugé-

³² *Ibid.*, p. 214-215.

³³ Lettre reproduite dans le recueil de lettres de Jean Bénac, *op. cit.*, p. 224.

³⁴ Lettre conservée dans la collection de Reiner Speck, n° BPRS 59 (SPECK 2009, 350).

nie a dû voir chez les Proust, et non le fils, Jean. Mais Proust ne soignait pas trop sa ponctuation : il ne fermait pas toujours ses parenthèses et omettait souvent la deuxième virgule. On peut de toute façon affirmer que Proust faisait ici allusion au jeune Bénac, et non au père, puisqu'il a écrit une deuxième lettre à Eugénie Lémel, deux mois plus tard (en mars 1915), où il reprend plus clairement la formule : « Beaucoup de mes amis ont été tués mais je ne sais si vous les connaissiez. Parmi les personnes qui venaient à la maison de votre temps, le petit Bénac a été tué [...] » (*Corr.* XIV, 80). Proust a donc bien connu le jeune Bénac.

De plus, les Bénac et les Proust étaient aussi amis de deux autres familles (Bloch-Dano 2004, 175-176) : les Catusse et les Tirman, dont le nom figure, comme celui des Bénac, dans le carnet d'adresses de Jeanne Proust (*ibid.*, 314 et 360 note 409). Un « Tirman » était d'ailleurs présent aux obsèques d'Adrien Proust³⁵, et un « Albert Tirman »³⁶ à celles de Marcel Proust³⁷. Or, Jean Bénac et Marcel Proust connaissaient tous deux un jeune Tirman³⁸. Dès le début de la guerre, en août 1914, Proust demande à Mme Catusse des nouvelles de son fils Charles et il ajoute : « J'aurais bien voulu savoir aussi où est Jacques Tirman »³⁹. De son côté, en octobre, Jean Bénac demande où il peut écrire à « Jacques Tirman »⁴⁰. Après la mort de Jean Bénac, Proust reparle du jeune Tirman dans sa lettre de janvier 1915 à Eugénie Lémel, où il lui donne des nouvelles des fils de deux familles amies des Bénac et des Proust : « Les jeunes Catusse et Tirman que vous connaissiez tous deux ont été blessés grièvement mais sont guéris et repartis se battre. » Et dans sa deuxième lettre à Eugénie Lémel, en mars 1915, il répète : « le petit Tirman et le petit Catusse blessés » (*Corr.* XIV, 80-81). Malgré ces relations communes d'amitié familiale, Proust nie avoir connu Jean Bénac.

La suspicion d'un intérêt trop important de Proust pour le jeune homme laisse penser que celui-ci était peut-être lui aussi homosexuel. Les lettres du jeune Bénac révèlent en effet un jeune esthète plutôt féminin, qui tente constamment de prouver sa virilité et un courage masculin à son père. Elles reflètent son côté « artiste »,

³⁵ Voir la liste des personnes présentes dans le *Journal des Débats*, du 29 novembre 1903, p. 4.

³⁶ Il s'agirait d'Alexandre-Louis-Albert Tirman (1868-1939), conseiller d'État, le fils de Charles-Louis-Henry Tirman, et le frère de Louis Tirman (1837-1899). Voir WRIGHT 2007, 400.

³⁷ Voir *Le Figaro*, 22 novembre 1922, p. 2 ; et *Le Gaulois*, 22 novembre 1922, p. 2.

³⁸ Qui n'est pas, contrairement à ce qu'indique Kolb, le fils de Louis Tirman, car celui-ci n'a eu qu'une fille. Il s'agit probablement du fils de Louise Tirman, donc le petit-fils du préfet et ancien gouverneur général d'Algérie Louis Tirman, Jacques Comolet-Tirman (1884-1955). Voir WRIGHT 2007, 400.

³⁹ Lettre à Madame Catusse, [août 1914], *Corr.* XIII, 289. Cette lettre est passée en vente, voir le catalogue Beaussant Lefèvre, Paris, Hôtel Drouot, 13 avril 2012, lot n° 12 (voir le *Bulletin d'Informations proustiennes*, n° 43, 2013, p. 191).

⁴⁰ Lettre de Jean Bénac à sa sœur Andrée Caudrelier, 31 octobre 1914, *op. cit.*, p. 148.

avec de longs passages sur la poésie du paysage. Or cela devait être un signe de « faiblesse féminine » aux yeux du père de Jean Bénac. L'intérêt de dilettante de Jean Bénac pour la beauté, et sa vie passée à rêver et à « tout regarder et tout admirer comme un amateur oisif »⁴¹, comme il se décrit lui-même peu de temps avant sa mort, apparaissent sans cesse dans ses descriptions de la nature ou de son environnement, même au plus fort de la tragédie de la guerre. Son regard reste toujours artiste, comme lors des obsèques de soldats tués au combat, qu'il décrit ainsi à sa mère :

[...] on est allé en procession au sommet de la colline Sainte-Anne, d'où, [...] l'on a une vue féérique sur les champs. Je suis arrivé avant la procession à la petite chapelle de Sainte-Anne, cachée parmi les grands sapins. De là, j'entendais monter les prêtres, les soldats, [...]. Ils venaient par un délicieux petit chemin en lacet, bordé de noisetiers, jonché de feuilles mortes ; et en entendant les prières monotones qu'ils chantaient, je pensais à cette mélodie que nous aimons tous deux : « Dieu s'avance à travers les champs... »⁴² [...] comme dans la chanson, le chêne pousse au-dessus de l'abîme et le rocher est tout à fait à pic de ce côté.⁴³

C'est d'ailleurs à sa mère qu'il évoque plus longuement et plus souvent ses impressions esthétiques. Les *topoi* romantiques, le coucher de soleil, le clair de lune, reviennent régulièrement sous sa plume. Sa nature poétique est comme un écho sensible de la Nature :

[...] ma petite mère chérie, je te l'ai déjà dit, je sens toujours comme un reflet de la nature en moi. Or, songe que c'est l'automne, et que je suis auprès d'une forêt. Toutes ces taches jaunes, dorées, pourprées, ce sont des feuilles mortes ou qui se meurent, et leur murmure dans le vent semble une plainte innombrable, infinie et si douce, si résignée. Alors, malgré mes joies d'aujourd'hui, je suis triste au fond parce que le vent pleure... C'est un peu bête à dire, mais toi, ma chérie, qui sens profondément toute chose et aimes la nature comme moi, tu me comprendras.⁴⁴

Un exemple de sa sensibilité artistique, qui prime sur le pragmatisme, est son choix de logement lorsqu'il est envoyé à Thann, car c'est un critère purement esthétique qui le guide :

Une brave femme, qui possède la plus belle boucherie-charcuterie-restaurant du pays, me loge et me nourrit comme un prince. J'avais choisi sa maison entre toutes celles qui m'étaient offertes [...] parce que sa maison est très vieille et qu'elle est

⁴¹ Lettre à son père, « Thann, le 3 décembre 1914 », *op. cit.*, p. 211.

⁴² Il s'agit d'une mélodie de César Franck intitulée *La Procession*.

⁴³ Lettre à sa mère, 2 novembre 1914, *op. cit.*, p. 153.

⁴⁴ Lettre à sa mère, 26 octobre 1914, *op. cit.*, p. 125.

juste en face des portes de la cathédrale qui sont des merveilles de vieux gothique, en granit rouge des Vosges.⁴⁵

Un autre indice de son homosexualité possible est l'intérêt considéré sûrement trop féminin qu'il portait à son apparence. Dans une lettre adressée à ses parents il se décrit comme un vrai « poilu », qui est le contraire de « l'embusqué » appelé d'ailleurs « l'épilé », donc un homme vraiment viril : « il y a juste huit jours que je ne me ni suis lavé, ni déshabillé, ni déchaussé ; j'ai une petite barbe, je suis affreux, sale, et même je dois sentir le cheval et le chien mouillé »⁴⁶. Quelques jours plus tard, il reprend ce nouvel autoportrait, plus conforme aux normes masculines de l'époque et bien différent du dandy à la Robert de Montesquiou qu'il était avant la guerre : « [...] ma figure est très hâlée et très sale : tu vois d'ici ma silhouette. Je ris tout seul en songeant que tu m'as parfois reproché le peu de poudre de riz que je me mettais après m'être rasé. »⁴⁷ Il signale ainsi à son père ce changement d'apparence et de comportement : « Dire que parfois tu me reprochais de passer trop de temps à ma toilette ! Tu rirais bien si tu me voyais aujourd'hui, ou plutôt non, tu ne rirais pas. »⁴⁸ C'est un véritable cri du cœur qui lui échappe lorsqu'il peut enfin se laver, moment qu'il ressent comme un événement majeur : « hier j'ai eu une des plus grandes joies de ma vie, la première joie réelle depuis que je suis en guerre : hier, mon papa chéri, j'ai pris *un bain*, oui, un vrai bain dans une baignoire comme la nôtre, un bain chaud où j'ai pu me laver complètement »⁴⁹. Il ne peut non plus s'empêcher de révéler une délicatesse corporelle féminine quand, pour justifier une demande d'envoi de certains vêtements, « une chemise, un caleçon et des chaussettes un peu plus fines que celle des soldats », il explique : « J'ai aussi la bêtise d'avoir la peau si fine que tout ce qui n'est pas très fin et doux m'écorche ! »⁵⁰ Il insiste donc au contraire, quand il le peut, sur la rudesse et saleté de son nouveau physique : « Ton petit Jean bien laid, bien sale, bien las, mais toujours courageux »⁵¹. Il est intéressant de comparer ces remarques avec celles d'un autre écrivain en herbe qui mourut aussi très tôt à la guerre, Jean de la Ville de Mirmont⁵². D'ailleurs, pour chacun, leurs lettres du front seront publiées en volume aux Presses des Imprimeries Gounouilhou de Bordeaux. Comme Jean Bénac, Jean de la Ville de Mirmont décrit

⁴⁵ Lettre à sa mère, 25 novembre 1914, *op. cit.*, p. 198.

⁴⁶ Lettre à son père et sa mère, 18 septembre 1914, *op. cit.* p. 64.

⁴⁷ Lettre à sa mère, 21 septembre 1914, *op. cit.*, p. 70.

⁴⁸ Lettre à son père, 4 octobre 1914, *op. cit.*, p. 89.

⁴⁹ Lettre à son père, 29 octobre 1914, *op. cit.*, p. 137.

⁵⁰ Lettre à son père, 23 octobre 1914, *op. cit.*, p. 121.

⁵¹ Lettre à son père, 29 septembre 1914, *op. cit.*, p. 81.

⁵² Né à Bordeaux le 2 décembre 1886, il meurt le 28 novembre 1914, à Verneuil.

dans ses lettres à ses parents sa transformation physique, et à sa mère, il conclut que cela lui donnera le droit d'être un dandy après la guerre :

Tu n'imaginerai pas l'être sauvage et rude que je suis devenu après un mois de campagne. Couvert de boue, mangeant indifféremment avec les doigts du sucre ou de la graisse de cochon, barbu comme un gorille. Si j'en reviens, je deviendrai un monsieur très alexandrin et très affiné, en ayant acquis le droit sur les champs de bataille.⁵³

De son côté, Jean Bénac avoue à son père : « J'ai peur souvent, mon petit père, que tu me trouves un peu bête avec ma sensibilité excessive, que tu la trouves déplacée chez un soldat, chez un homme ! À ce point de vue-là, je suis resté enfant. »⁵⁴ C'est un aspect de sa personnalité que soulignera un confrère du barreau, qui avait connu Jean Bénac depuis son enfance, dans son eulogie : « La physionomie la plus expressive, l'esprit le plus fin et le plus alerte, une fantaisie infinie, une verve intarissable. Un homme doublé d'un gamin, de la qualité de ceux dont, autrefois, on faisait les pages. » (Carpentier 1930, 19). Cette comparaison avec un page confirme notre idée que la virilité de Jean Bénac n'était pas conforme aux critères de l'époque⁵⁵. Proust décrit ainsi un type de virilité :

En dehors de l'homosexualité, chez les gens les plus opposés par nature à l'homosexualité, il existe un idéal conventionnel de virilité, qui, si l'homosexuel n'est pas un être supérieur, se trouve à sa disposition, pour qu'il le dénature d'ailleurs. Cet idéal – de certains militaires, de certains diplomates – est particulièrement exaspérant. Sous la forme la plus basse, il est simplement la rudesse du cœur d'or qui ne veut pas avoir l'air d'être ému, et qui, au moment d'une séparation avec un ami qui va peut-être être tué, a au fond une envie de pleurer dont personne ne se doute parce qu'il la recouvre sous une colère grandissante qui finit par cette explosion au moment où on se quitte ; « Allons, tonnerre de Dieu ! bougre d'idiot, embrasse-moi donc et prends donc cette bourse qui me gêne, espèce d'imbécile. » [...] il ne dira pas qu'il a du chagrin ; non, d'abord par « pudeur virile », ensuite par habileté artistique qui fait naître l'émotion en la dissimulant. (RTP IV, 323)

L'ami avocat de Jean Bénac explique la « câlinerie enfantine » de Jean Bénac par son entourage féminin : « Sa sensibilité était la sensibilité amenuisée de ceux qui, dès le premier âge, ont vécu dans l'ambiance de plusieurs féminités, entre une mère et des sœurs dont, seul garçon de la famille, ils ont été la constante idole »

⁵³ Lettre de Jean de La Ville de Mirmont à sa mère, du 26 octobre 1914, in *Lettres de Guerre* (1917), Éditions Cent Pages, Grenoble, 2014, p. 75.

⁵⁴ Lettre à son père, « 6 novembre 1914 (96^e jour) », *op. cit.*, p. 162.

⁵⁵ Sur le sujet voir par exemple FORTH 2004. Mais pour le concept de virilité pendant la Première Guerre mondiale, les études de « Genre » se sont surtout penchées sur les soldats allemands ou anglais : voir CARDEN-COYNE 2015 et LE NAOUR 2001.

(Carpentier 1930, 20). Jean Bénac revient à de nombreuses reprises dans ses lettres sur son côté « gamin ». Le leitmotiv est la joie, l'entrain, les taquineries : « Faut-il que je sois enfant ! »⁵⁶ Il attribue à Beg-Meil sa bonne santé qui, explique-t-il à sa mère, lui permet : « de conserver toujours ma bonne humeur et mon entrain »⁵⁷. Il reconnaît souvent qu'il reste un « enfant gâté ». À un collègue du cabinet d'avocats où il travaillait, il écrit : « vous ouvrirez cette lettre dans votre tranquille bureau où je vous ai tant taquiné avec ma gaîté exubérante de naguère ! » puis, il se souvient de ses « pitreries de gamin insouciant et gâté »⁵⁸. Il se réfugie ainsi derrière cette image de l'éternel gamin, un trait de caractère sur lequel il insiste dans de nombreuses lettres, où il rappelle « la grande vague d'entrain et de joie que je traîne souvent derrière moi ! »⁵⁹ Or, c'est un trait de Robert de Saint-Loup, mais aussi de Proust lui-même⁶⁰. De plus, comme Saint-Loup, Jean Bénac charme tout le monde.

Autre indice peut-être d'un manque de virilité, du moins selon la conception qu'en avait son père, c'est la paresse : Jean Bénac rappelle plusieurs fois à son père le reproche de paresse qu'il lui faisait, pour lui prouver qu'il a changé. Ainsi, dès le début de la guerre, il écrit : « Mon petit père, je t'écris et il est cinq heures du matin. Où est-il le temps où tu me reprochais de dormir jusqu'à huit heures et demie ? »⁶¹ Puis de nouveau, un mois plus tard : « Il est cinq heures du matin et je pense que tu ne me reprocheras plus de me lever trop tard, puisque je ne me couche même plus ! »⁶² Et il répète encore à son père, en octobre : « Excuse mon écriture, papa chéri ; il est de très bonne heure : à peine six heures du matin [...]. Où est le temps où parfois tu me reprochais de me lever trop tard ? »⁶³ Par contre, à sa mère, il avoue sa nostalgie de ce temps passé :

C'était l'époque où je dormais encore vers huit heures et demie du matin... Cela me semble presque impossible maintenant que je me lève avant le jour ! Il est vrai que j'étais si bien dans mon lit... songe qu'il y a cinquante jours que je couche par terre ou dans la paille sans jamais me déshabiller ni me déchausser...⁶⁴

Jean Bénac cherche constamment l'approbation de son père. Ainsi, un jour il n'ose écrire sa pensée directement à son père et demande à sa mère de lui trans-

⁵⁶ Lettre à son père, « Verdun, 1^{er} septembre 1913 (*sic*) », *op. cit.*, p. 34.

⁵⁷ Lettre à sa mère, sans date, *op. cit.*, p. 7. Le 3 septembre, il redira à sa mère : « c'est bien à toi et à cette terre bénie de Beg-Meil que je dois ma santé. » (p. 43).

⁵⁸ Lettre à Alfred Richard, 7 octobre 1914, *op. cit.*, p. 96-97.

⁵⁹ Lettre à sa mère, 6 août 1914, *op. cit.*, p. 3.

⁶⁰ Voir par exemple la description par PETER (2005, 127-128) d'un Proust resté enfant.

⁶¹ Lettre à son père, 18 août 1914, *op. cit.*, p. 22.

⁶² Lettre à son père, 22 septembre 1914, *op. cit.*, p. 75.

⁶³ Lettre à son père, 2 octobre 1914, *op. cit.*, p. 86.

⁶⁴ Lettre à sa mère, « 21 octobre 1914 (81^e jour de guerre) », *op. cit.*, p. 109.

mettre ce message : « Dis-lui que je me souviens à tout instant de ce qu'un jour [...] il m'a écrit [...] : "Mon petit Jean, [...] figure-toi toujours avoir les yeux de ton père fixés sur toi ; leur regard t'arrêtera chaque fois que tu seras sur le point de faire une bêtise !" Je me suis toujours souvenu de ces mots – maintenant plus que jamais – [...] »⁶⁵. Le regard intériorisé du père semble avoir été assez terrible. André Bénac, fils d'ouvrier et *self-made man*, devait avoir des notions très rigides sur les devoirs et le comportement « normal » d'un homme. Il paraît peu probable qu'il ait pu accepter aussi facilement qu'Adrien Proust que son fils mène une vie de dilettante et encore moins d'homosexuel. Il devait en particulier partager les idées alors très répandues sur le manque de courage des « invertis » pendant la guerre, idées que combat Proust dans son œuvre et dans sa correspondance. Ainsi, dans une lettre inédite à Binet-Valmer, de mai 1921, Proust défend les homosexuels qui combattirent avec courage durant la Première Guerre mondiale :

Vous avez toujours été si gentil pour moi que je tiens à rectifier dans une lettre tout à fait privée une idée fausse que je ne voudrais pas que vous gardiez. [...] Les "homosexuels" sont très fâchés de ce livre où ils se voient en laid. Ce n'est pas ma faute. M. de Charlus est presque un vieillard ce qui donne un caractère burlesque à des scènes où on s'attendait peut-être à voir figurer de jeunes pâtres dans le goût des images de Taormine. Je laisse ces scènes à des spécialistes de cette littérature. – . Je n'ai pas compris pourquoi vous voyez antinomye [*sic*] entre homosexualité et bravoure. Beaucoup <(d'homosexuels)> se sont conduits héroïquement pendant la guerre. Ils sont stupides de se croire des mâles par excellence, d'invoquer la légion Thébaine des « Amis » (sur quoi j'aurais fort à dire si je ne souffrais trop pour écrire). Ils sont à notre époque quoi qu'ils se figurent, des malades. Mais des efféminés et des lâches pas du tout nécessairement. – . Quant à M. de Charlus, c'est un allemand [*sic*], ou au moins un germanophile. Il sera naturellement défaitiste pendant la guerre. Mais son neveu S^t Loup s'y fera tuer. Je vous dis tout cela fort mal et ne puis dans une lettre (non par crainte d'indiscrétion ! mais par fatigue) alléguer tant de gens que j'ai connus au régiment et qui contrediraient votre thèse. – . Quand je me suis battu avec Lorrain (je crois que je ne calomnie pas un mort qui ne cachait nullement son genre de vie que je ne sais du reste que par ouï dire [*sic*], ne l'ayant rencontré qu'une fois, sur le terrain) mes témoins qui étaient les hommes les plus antipédérastes qu'ont [*sic*] put imaginer, me dirent que'en général les invertis avaient une excellente tenue dans une rencontre à l'épée ou au pistolet.⁶⁶

Proust cite justement Robert de Saint-Loup ici comme un exemple d'homosexuel dont on ne peut mettre en doute le courage puisqu'il meurt en héros sur le front.

⁶⁵ Lettre à sa mère, 21 septembre 1914, *op. cit.*, p. 72-73.

⁶⁶ Catalogue Autographes des Siècles, 2015 (voir « Les Ventes », *Bulletin d'Informations proustiennes*, n° 45, 2015, p. 201).

Saint-Loup est un aristocrate, contrairement à Jean Bénac qui n'est qu'un bourgeois, comme l'avait d'ailleurs noté Proust, et même si Saint-Loup aspire un temps à se détacher de la culture de sa caste, il reste cependant toujours un noble avec tout ce que cela implique dans son attitude envers les autres, et comme écart entre lui et le peuple. Cet écart, Jean Bénac, intellectuel et riche, le ressent aussi particulièrement.

Il admire le courage des simples soldats : « Quels gens de cœur que tous ces gens-là ! », mais il ajoute : « Je dis ces gens-là, parce que je ne suis pas tout à fait comme eux »⁶⁷. En effet, il confie régulièrement dans ses lettres à quel point il souffre de son entourage, avouant à sa mère : « ici, tout est si rude, si brutal, si grossier, et tu sais dans quelle atmosphère de tendresse et de douceur tu m'as élevé »⁶⁸. Ce besoin de douceur, comme son esthétisme, peut être interprété comme un signe de son « inversion ». Un autre indice est une remarque sur un soldat qu'il rencontre en décembre à Thann, dont il parle dans une lettre et dont le nom a été censuré justement par les parents de Jean Bénac : « il n'y avait ici que le capitaine Heurtel, moi et un gentil garçon timide et doux comme une petite fille qui s'appelle L... (caporal) »⁶⁹. Il a aussi particulièrement noté l'aspect féminin d'un autre jeune homme, qu'il décrit comme « tout jeune, blond, imberbe, presque une figure de fille », qui lui fait découvrir l'horreur de la guerre⁷⁰. Jean Bénac avait d'abord vu cette vie de camaraderie masculine au front comme un « voyage d'aventures » entre amis, mais il déchantera rapidement : « ces repas étaient joyeux, pleins d'entrain ! C'était la bonne vie d'aventures [...]. Hélas ! cela n'a guère duré »⁷¹.

Avec les soldats

S'il se sent différent des simples soldats, Jean Bénac n'est jamais condescendant ou méprisant, il remarque simplement la réalité, comme le montre ses descriptions des « petits » soldats dont il admire le courage et surtout l'endurance :

[...] je voudrais que tu voies les regards étincelants de nos petits soldats malgré toutes les fatigues subies, les nuits passées sous la pluie, les marches forcées et tous les camarades qui dorment, dans les blés mûrs et les bois, leur dernier sommeil... Sur 4,200 hommes, nous restons 1,800 au régiment !⁷²

⁶⁷ Lettre à sa mère, 26 octobre 1914, *op. cit.*, p. 125.

⁶⁸ Lettre à sa mère, 16 octobre 1914, *op. cit.*, p. 105.

⁶⁹ Lettre à son père, « Thann, le 3 décembre 1914 », *op. cit.*, p. 209-210.

⁷⁰ Lettre à sa mère, 3 septembre 1914, *op. cit.*, p. 45.

⁷¹ *Ibid.*

⁷² Lettre à ses grands-parents, « 24 septembre 1914. (Bientôt deux mois.) », *op. cit.*, p. 78.

Un mois plus tard, dans une lettre à sa mère, sa louange devient lyrique :

Si tu savais comme ils sont braves et « chics » tous ces petits : évidemment leur attitude vient souvent d'une sorte d'inconscience du danger auquel ils sont habitués à force d'y vivre, mais leur héroïsme est inconscient aussi ; ils font tout ce qu'ils font avec simplicité, comme une chose toute naturelle ; nul ne s'en vante, et pourtant, si l'on savait ! Mais on saura un jour par ceux qui reviendront, et ce ne sera pas trop de la reconnaissance de tous les Français de tous les siècles à venir, pour rendre hommage à la bravoure de tous ceux qui cette année seront tombés, héros inconnus, tous face à l'ennemi.⁷³

Cette admiration pour les soldats des classes sociales inférieures rappelle celle de Robert de Saint-Loup dans sa lettre au narrateur, écrite, comme celles de Jean Bénac, du front :

Mon petit je reconnais que des mots comme : « Passeront pas » ou « on les aura » <ne> sont pas agréables et doivent ils me font aussi mal aux dents que poilu et le reste./, Mais et sans doute c'est ennuyeux de construire une épopée sur des termes qui sont pis qu'une faute de grammaire et <ou une faute> de goût [...]. <Mais si> tu voyais tous ces ouvriers, ces petits commerçants, qui sans doute ne se doutent pas ce qu'ils recèlent en eux d'héroïsme [...] mourir en souriant parce qu'on a pris la tranchée, tu saurais que l'épopée est tellement belle que les mots ne font plus rien. [...] Au contact permanent d'une telle grandeur d'hero, « passeront pas » et « poilu » sont déjà devenus pour moi quelque chose dont je ne me demande pas plus s'ils ont contenu à l'origine une plaisanterie que le mot Chouan ou le mot « <les> rouges », mais que je sais déjà grand, déjà prêt pour les g^{ds} poètes s'il en vient, comme les mots déluge, ou Christ, ou Barbares, étaient pétris de grandeur avant que s'en saisissent Hugo, Vigny ou Leconte de Lisle. Aime Impose-toi d'avance ces poilus mon cher petit, par amour des poilus, dis passeront pas et on les aura parce que c'est comme cela qu'ils disent et parce qu'ils peuvent le dire ceux qui font de ce dire immense avec leur vie, pense, avec leur vie, une réalité.⁷⁴

Le narrateur précise aussi ce trait de Saint-Loup : « Il ne disait pas “Boches” ». Or les lettres de Jean Bénac montrent qu'il se distingue, comme Saint-Loup, du soldat de base, en n'utilisant jamais ce mot. Il appelle l'ennemi « les Allemands » ou « les brutes » ou « les bandits », mais, de même que Saint-Loup, il ne s'offusque pas du parler de ses camarades. Ainsi décrit-il à son père les expressions des soldats habitués au son des canons, qui exemplifient leur courage :

⁷³ Lettre à sa mère, « 10 octobre (déjà !) 1914 », *op. cit.*, p. 104. Cette lettre est en ligne sur le site du Barreau de Paris <http://memoire.avocatparis.org/images/avocats/b/Benac_Lettre10octobre.pdf>.

⁷⁴ Cahier 74, f° 89 v^o (ma transcription). Voir une autre transcription dans *RTP IV, Esquisse VIII, 770-771* (et voir 332-333).

Les Bretons s’y sont fort bien faits, ma foi, et vers la fin de la journée, ils gouaillent, à chaque déflagration, tout comme les « habitués » : « Tu parles d’une façon de dire bonjour », ou : « Je crois qu’on a frappé », « Boum ! servez chaud », et autres exclamations et plaisanteries dont nos soldats ont coutume de saluer ces engins de mort lors de leur brutal éclatement.⁷⁵

Dans un extrait de son journal, il relève aussi une autre métaphore de l’argot du poilu (Wise 2014c, 51-66) : « [...] le canon gronde de plus en plus fort ; – “Le brutal qui cogne”, disent les hommes »⁷⁶.

Il fait la découverte des privilèges de sa classe ; si dans le passé il a aidé les miséreux, les souffrants, il se rend compte du renversement dans sa situation présente :

Seulement, lorsque naguère j’avais de grands élans de pitié, c’était au fond de ma chambre chaude et agréable, et dans la douceur aimante du bien-être familial. Cette fois, je me suis jeté parmi ceux que naguère je plaignais ; physiquement et moralement, je subis leurs épreuves. Quelle leçon ! [...] si privilégié que je sois, mes camarades ont cependant deux grands avantages sur moi : c’est d’abord une résistance physique, une habitude des fatigues corporelles que je n’ai pas ; c’est surtout leur faculté de ne penser à rien. Ils vivent au jour le jour, ne songeant guère qu’à dormir, manger, se protéger du froid, et éviter de s’exposer. Moi, pour mon malheur, je rêve et je réfléchis.⁷⁷

Il diffère donc sur bien des points de la plupart des soldats qui l’entourent, comme il l’explique dans cette longue lettre à son père :

Tu ne peux te figurer comme il fait froid ; tu sais, il faut me pardonner mon pauvre rêve, car à la longue on se lasse d’être perpétuellement gelé, sale, mal nourri, alors surtout qu’on voit passer les privilégiés, dont on sait qu’on aurait pu être. Je sais bien qu’il est plus beau d’avoir été dans le rang, de ne pas être « embusqué » : c’est vrai surtout pour ceux qui pourront revenir ! Mais pour être depuis deux mois (ou à peu près) dans le rang, et être encore solide, il faut une rude santé, tu sais, et une habitude des fatigues physiques quotidiennes que n’a peut-être pas un enfant gâté comme moi. Je ne sais pas bien, mon papa chéri, si tu te rends compte de l’effort de volonté, de l’énergie qu’il faut que j’aie pour faire à peu près bonne figure parmi mes camarades, tous plus âgés et plus solides que moi : songe en effet qu’il s’est produit une *terrible sélection* ; ce n’est pas impunément que l’on patauge des jours et des nuits dans l’eau, sans repos, sans sommeil [...]. Alors tous les faibles, tous les rachitiques, tous ceux dont la santé était un peu fragile ont été terriblement éliminés, ils ont claqué de bronchites, de congestions, de fièvres, etc... il ne reste maintenant que de rudes soldats dont la santé est à toute épreuve : ce sont des ouvriers, des paysans,

⁷⁵ Lettre à son père, 10 octobre, *op. cit.*, p. 101.

⁷⁶ Jean Bénac, extrait de son journal, 21 août 1914, *op. cit.*, p. 24.

⁷⁷ Lettre à sa mère, « 16 octobre (76^e jour !) », *op. cit.*, p. 106-107.

ce sont tous ceux dont le corps a vécu plus que l'esprit et s'est déjà plié à bien des fatigues, à bien des peines ; et, pour être aussi solide qu'eux, moi, j'ai trop rêvé...⁷⁸

On imagine la terreur de Proust lisant cela, et on comprend ses efforts pour être réformé par l'armée pour des raisons de santé.

Il faut rappeler qu'André Bénac était un personnage important et influent qui aurait pu épargner à son fils la vie infernale sur le front, et lui obtenir un poste premièrement plus en lien avec ses capacités intellectuelles mais aussi moins dur physiquement, surtout à l'approche de l'hiver. Jean Bénac fera régulièrement appel à son père en ce sens, tout en avouant à un ami : « j'ai peur que ma demande ne l'ennuie ».⁷⁹ Mais il précise surtout : « je ne veux pas être embusqué »⁸⁰. Craignant d'irriter son père, il finit par abandonner cette demande d'une intervention en sa faveur :

Je me rends compte maintenant seulement que tu n'y peux rien et que tu seras peut-être ennuyé de dire non. [...] je te dis que si tu peux faire quelque chose dans le sens que je t'ai dit, tu me feras sûrement une grande joie, mais si tu ne peux pas, que cela ne t'ennuie pas. Je t'assure que cela n'a *aucune importance*. Je suis en somme très bien où je suis, j'y resterai voilà tout. Surtout ne te fais pas de mauvais sang à faire des démarches pour moi qui pourraient t'ennuyer : je suis très bien où je suis.⁸¹

Expressions de Bénac retrouvées chez Proust et Saint-Loup

Cette expression « cela n'a aucune importance », que Bénac souligne justement dans cette lettre, revient souvent sous la plume de Proust dans sa correspondance pour signifier tout le contraire, comme il l'explique dans une lettre inédite à Reynaldo Hahn : « [...] “Mais non, ne vous dérangez pas, cela n'a aucune importance”, langage dont seul mon Bunibuls sait qu'il signifie : “Agissez au plus vite, grouillez-vous sinon je vous garde une chienne de ma chienne” »⁸². Proust l'utilise aussi dans des lettres à Lucien Daudet, où il la souligne. Ainsi, en 1908 : « [je] n'y attache aucune *espèce d'importance* » (Proust 1991, 165) ; et en 1921 : « Surtout ne me répondez pas car cela n'a *aucune espèce d'importance*. » (Corr. XX, 403). Et on trouve une variante intéressante de cette expression dans une lettre de mars 1903 à un

⁷⁸ Lettre à son père, 2 octobre 1914, *op. cit.*, p. 84-85.

⁷⁹ Lettre à Alfred Richard, 7 octobre 1914, *op. cit.*, p. 95.

⁸⁰ Lettre à son père, « 23 octobre 1914 (82^e jour de guerre) », *op. cit.*, p. 114.

⁸¹ Lettre à son père, 23 octobre 1914, *op. cit.*, p. 120.

⁸² Lettre inédite de Proust à Reynaldo Hahn (vue dans une collection particulière), probablement de 1910, ayant figuré dans la vente J. Vidal-Mégret, Hôtel Drouot, Paris, 30 novembre 1988, lot n° 207 (cf. *Bulletin d'informations proustiennes*, n° 20, 1989, p. 123).

autre ami très proche, Antoine Bibesco, lettre qui commence par une parenthèse : « (Tu vois que je ne t'écris pas sur un ton fâché – Du reste on ne doit se fâcher que pour des choses sans importance [...].) » (*Corr.* III, 280). Proust la cite aussi dans la *Recherche* où il en analyse de même la contradiction :

« Cela n'a d'ailleurs aucune espèce d'importance. » Phrase analogue à un réflexe, la même chez tous les hommes qui ont de l'amour propre, dans les plus graves circonstances aussi bien que dans les plus infimes ; dénonçant alors aussi bien que dans celle-ci combien importante paraît la chose en question à celui qui la déclare sans importance ; phrase tragique parfois qui la première de toutes s'échappe, si navrante alors, des lèvres de tout homme un peu fier à qui on vient d'enlever la dernière espérance à laquelle il se raccrochait, en lui refusant un service : « Ah ! bien, cela n'a aucune espèce d'importance, je m'arrangerai autrement », l'autre arrangement vers lequel il est sans aucune espèce d'importance d'être rejeté étant quelque fois le suicide. (*RTP* II, 99)⁸³

Il y a une autre expression que l'on trouve à la fois dans le roman de Proust et dans les lettres de Jean Bénac : « tu ne peux te figurer ». C'est un véritable leitmotiv de ses lettres. Bénac l'emploie parfois pour décrire des moments de joie : « Tu ne peux te figurer, mon papa, comme c'est précieux, une lettre qu'on reçoit ainsi au loin, ni combien de fois on la lit et la relit ! »⁸⁴ ; ou lorsqu'il reçoit du chocolat de sa mère : « Tu ne peux te figurer ma joie, ma chérie, car tu ne peux t'imaginer dans quelles privations nous vivons. »⁸⁵ Mais cette formule revient aussi pour dire l'inexprimable de l'horreur de cette guerre. Ainsi, quand il doit défendre, comme avocat, un soldat de seulement vingt-quatre ans (un an de plus que lui-même), condamné à mort : « Tu ne peux te figurer, mon père chéri, quelle angoisse m'oppressait [...] »⁸⁶. C'est la même expression que Proust utilise pour exprimer les impressions du narrateur devant Saint-Loup permissionnaire, qui revient d'un monde indicible :

Quand Saint-Loup était entré dans ma chambre, je l'avais approché avec ce sentiment de timidité, avec cette impression de surnaturel que donnaient au fond tous les permissionnaires [...] ils ne venaient pas seulement de lieux qui nous semblaient irréels parce que nous n'en avions entendu parler que par les journaux et que nous ne pouvions nous figurer qu'on eût pris part à ces combats titaniques et revenir seulement avec une contusion à l'épaule ; c'était des rivages de la mort, vers lesquels

⁸³ Ce passage est un ajout manuscrit dans la planche « 2^{èmes} épreuves N° 28 » d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs* (2^e colonne, papier collé sur le 1^{er} fragment). Cette planche est reproduite en ligne dans WISE 2013, 133-142.

⁸⁴ Lettre à son père, 18 août 1914, *op. cit.*, p. 22. Voir aussi cette expression dans la lettre à sa mère, 6 octobre 1914, p. 92.

⁸⁵ Lettre à sa mère, 6 octobre 1914, *op. cit.*, p. 92.

⁸⁶ Lettre à son père, 29 octobre 1914, *op. cit.*, p. 135.

ils allaient retourner, qu'ils venaient un instant parmi nous, incompréhensibles pour nous, nous remplissant de tendresse, d'effroi, et d'un sentiment de mystère, comme ces morts que nous évoquons, qui nous apparaissent une seconde, que nous n'osons pas interroger et qui du reste pourraient tout au plus nous répondre : « Vous ne pourriez pas vous figurer. » (*RTP IV*, 336)

Bénac et Saint-Loup contre la germanophobie et contre les embusqués

Quand Jean Bénac reçoit l'ordre de changer de poste, chargé d'une « mission spéciale », son long trajet en train l'amène à s'arrêter dans une ville, et il écrit alors à son père, sa surprise de découvrir la vie de « l'arrière » :

[...] à Neufchâteau, on vivait ! oui, on vivait la vie normale [...] Et il y en avait des civils, jeunes, vieux, tous solides, bien portants, et semblant presque dédaigner avec leurs petits costumes ma pauvre capote esquinée. Ah ça ! mais que font-ils donc à vivre une vie normale, ces gens-là, pendant que d'autres se font casser la figure ! J'étais renversé ! [...] À l'hôtel où j'ai déjeuné, la salle à manger était pleine, rien que des civils et des embusqués des services arrières : et tout cela riait, buvait, parlait haut de la guerre. Je n'ai pas pu manger. Oh ! mes pauvres vieux copains, s'ils voyaient ce que font le reste des Français, pendant qu'eux s'en vont, si chics, se faire esquinter par les balles et les obus !⁸⁷

Cette stupeur est celle de beaucoup de soldats en permission, et celle de Saint-Loup. L'étonnement devant la vie qui continue, ainsi que leur fureur devant les « embusqués », est un passage obligé de la littérature de guerre d'alors. On les retrouve aussi dans la *Recherche*, mais sans la colère exprimée par Jean Bénac, quand un soldat dans la maison de passe pour homosexuels remarque flegmatiquement : « À Paris c'est épatant, [...] on ne dirait pas qu'il y a la guerre. » (*RTP IV*, 390) Le narrateur s'imagine ce que doit ressentir le soldat en permission, dans un passage où on retrouve les mêmes impressions et les mêmes mots que dans les lettres de Bénac :

À l'heure du dîner les restaurants étaient pleins ; et si passant dans la rue je voyais un pauvre permissionnaire, échappé pour six jours au risque permanent de la mort, et prêt à repartir pour les tranchées, arrêter un instant ses yeux devant les vitrines illuminées, je souffrais comme à l'hôtel de Balbec quand les pêcheurs nous regardaient dîner, mais je souffrais davantage parce que je savais que la misère du soldat est plus grande que celle du pauvre, les réunissant toutes, et plus touchante encore

⁸⁷ Lettre à son père, 21 novembre 1914, *op. cit.*, p. 186-187.

parce qu'elle est plus résignée, plus noble, et que c'est d'un hochement de tête philosophe, sans haine, que prêt à repartir pour la guerre il disait en voyant se bousculer les embusqués retenant leurs tables : « On ne dirait pas que c'est la guerre ici. » (RTP IV, 313)

Plusieurs raisons ont été avancées pour faire de Bertrand de Fénelon une source du personnage de Saint-Loup : non seulement la scène de voltige au restaurant, mais aussi le fait qu'il est mort à la guerre en héros et qu'il « connaissait à fond la littérature allemande »⁸⁸. Jean Bénac, peut-être plus près en cela de Saint-Loup, connaît surtout la *musique* allemande. De plus, Bénac a un lien particulier avec Proust : il chante des mélodies de Reynaldo, ce que n'a pu oublier Proust :

Mon camarade Fontaine est très gentil ; c'est vraiment un grand artiste. Souvent il me dit de sa voix grave des vers de Hugo, des tirades de Racine, de Corneille. Nous nous entendons à merveille. Il aime beaucoup la musique, et je lui apprends celles [sic] des mélodies de Reynaldo Hahn qu'il ne connaît pas encore ; et nous chantons ensemble des tas d'airs favoris : *Werther*, *Manon*, *la Tosca*, *Siegfried*, *la Walkyrie*, *Sigurd*, tout y passe, même des mélodies de Schumann, que je n'ose plus chanter en allemand. Quand il vente fort, je chante « *In diesem Wetter, in diesem Braus* »⁸⁹ de Malher [sic] en murmurant seulement les paroles de la langue maudite... celles des chansons de Duparc⁹⁰ dont je me souviens – la *Chanson triste*⁹¹, surtout, et *Au pays où se fait la guerre*⁹². Pendant que nous chantons, nous ne pensons pas à autre chose. [...] c'est une source de satisfaction que tu ne saurais imaginer. Une voix qui vibre,

⁸⁸ Lettre à Louis d'Albufera, [mars 1915], *Corr.* XIV, 71.

⁸⁹ *Kindertotenlieder*, de Gustav Mahler (« Chants sur la mort des enfants »), cycle de cinq lieder pour voix et orchestre (1901-1904).

⁹⁰ Henri Duparc (1848-1933) compositeur français, élève de César Franck. Il est connu, comme Reynaldo Hahn, pour son art d'unir la mélodie et la parole (mélodies sur des vers de François Coppée par exemple), étrangement son nom n'est jamais cité par Proust, ni dans sa correspondance ni dans son roman. Selon ΝΕΚΤΟΥΧ (1971, 1112), Reynaldo Hahn rapporte dans son journal des « jugements littéraires de Proust » sur les mélodies de ce compositeur ; mais nous ne trouvons qu'une seule remarque à ce sujet : « Une admiration pieuse s'élève soudain autour des mélodies d'Henri Duparc, rééditées chez Baudoux. On y découvre mille beautés, une sève puissante, un goût littéraire parfait, une habileté magistrale ; ce sont de complets chefs-d'œuvre. Tant mieux pour l'auteur, qui est un artiste digne, modeste et malheureux. Mais il faut bien le dire, ces mélodies sont loin de mériter une pareille gloire. Sur l'« Invitation au voyage », il a écrit une musique vaporeuse et poétique, mais les vers sont massacrés. Pour commencer, "Mon enfant, ma sœur", a l'air, comme le dit très justement Marcel, d'un pléonasma. » (Hahn 1933, 16).

⁹¹ Mélodie d'Henri Duparc sur paroles de Jean Lahor.

⁹² Mélodie d'Henri Duparc. Mais c'est aussi une mélodie du prince Edmond de Polignac (intitulée aussi « Romance »), sur des vers de Théophile Gautier, qui fut chantée par Mme Remacle accompagnée à la trompette par Reynaldo Hahn, à une soirée musicale chez les Polignac à laquelle Proust a assisté le 6 février 1895, et dont il parle dans une lettre où il dit d'ailleurs que Reynaldo lui avait déjà chanté cette mélodie avant cette soirée (cf. KAHAN & MAURIAC DYER 2003, 9-22 ; voir en particulier p. 13). Je remercie Cécile Leblanc de m'avoir signalé cette information.

c'est quelque chose d'humain dans toute cette horreur, et si mauvaise qu'elle soit je m'attarde à écouter la mienne. Et ce n'est pas banal, sais-tu, une chanson comme « La nuit est bleue et calme »⁹³ avec accompagnement du canon, au lieu des arpèges doux qui devraient soutenir la voix !⁹⁴

Et quand, peu avant sa mort, Bénac loge enfin dans une maison, il se réjouit non seulement qu'il y ait une salle de bains, mais surtout d'y trouver un piano :

[...] sauf l'éloignement de vous, rien ne me manque, rien, pas même un piano, – mauvais, c'est vrai ! mais enfin un piano, sur lequel je peux, le soir venu, jouer à mon aise, et à ma façon, toutes les mélodies de Reynaldo, de Duparc, de Schumann, de Schubert, bien que ces derniers soient Allemands, comme aussi Wagner, dont les leitmotivs me sont pourtant chers. J'ai trouvé quelques cahiers de vieilles chansons délicieuses, une surtout, que je connaissais, mais dont je n'avais jamais pu trouver la musique : « *Verlassen, verlassen bin ich !* »⁹⁵ [...] Où est-il, ma petite maman chérie, le temps où nous déchiffriions ainsi tant de mélodies russes, allemandes, françaises, et où je faisais tant de fautes de mesure ?⁹⁶

Si Jean Bénac n'a pas toujours le courage de chanter tout haut des mélodies en allemand comme le fait Saint-Loup, qui cependant ne les chante pas au front mais à Paris, il a peut-être un courage plus grand de les écrire, car on sait que les lettres étaient lues par l'administration de l'armée et censurées. Rappelons que Saint-Loup rejette aussi toute germanophobie culturelle : « Pas de haine du germanisme non plus ; les derniers mots que j'avais entendus sortir de sa bouche, [...], c'étaient ceux qui commencent un lied de Schumann et que sur mon escalier il fredonnait, en allemand, si bien qu'à cause des voisins je l'avais fait taire. » (*RTP IV*, 425) Le narrateur du *Temps retrouvé* dresse un portrait de Saint-Loup au front qui nous semble bien ressemblant à celui qui émerge des lettres de Jean Bénac :

Saint-Loup, lui, beaucoup plus intelligent et artiste, restait intelligent et artiste, et notait avec goût pour moi des paysages pendant qu'il était immobilisé à la lisière d'une forêt marécageuse, mais comme si ç'avait été pour une chasse au canard. Pour

⁹³ Bénac cite de mémoire ce vers, qui est donc peut-être une déformation du poème « Le repos en Égypte » d'Albert Samain mis en musique par Charles Tournemire, dont le premier vers est : « La nuit est bleue et chaude, et le calme infini... ». À moins qu'il ne s'agisse de « Sagesse » de Verlaine, mis en musique par Reynaldo Hahn : « Le ciel est par-dessus le toit si bleu si calme... », ou le vers de Théodore Dubois : « Parmi la nuit bleue et sereine », extrait de ses *Odelettes antiques* de 1907.

⁹⁴ Lettre à sa mère, 21 septembre 1914, *op. cit.*, p. 71-72.

⁹⁵ « Délaissé, je suis délaissé », mélodie de Thomas Koschat (1845-1914). Notons que c'est justement cette chanson qu'en 1904 Rudolf Wittgenstein, frère du philosophe Ludwig, demanda à écouter avant de se suicider parce qu'il craignait d'être reconnu comme homosexuel dans le cas décrit par un médecin dans un ouvrage qui venait de paraître (voir WAUGH 2008, 21-22). On peut se demander si c'était à l'époque une mélodie particulièrement aimée par les homosexuels.

⁹⁶ Lettre à sa mère, 28 novembre 1914, *op. cit.*, p. 201-202.

me faire comprendre certaines oppositions d'ombre et de lumière qui avaient été « l'enchantement de sa matinée », il me citait certains tableaux que nous aimions l'un et l'autre et ne craignait pas de faire allusion à une page de Romain Rolland, voire de Nietzsche, avec cette indépendance des gens du front qui n'avaient pas la même peur de prononcer un nom allemand que ceux de l'arrière [...]. Saint-Loup me parlait-il d'une mélodie de Schumann, il n'en donnait le titre qu'en allemand et ne prenait aucune circonlocution pour me dire que quand, à l'aube, il avait entendu un premier gazouillement à la lisière d'une forêt, il avait été enivré comme si lui avait parlé l'oiseau de ce « sublime Siegfried » qu'il espérait bien entendre après la guerre. (RTP IV, 333-334)

On retrouve chez Saint-Loup le regard toujours poétique de Jean Bénac devant la nature lorsqu'il est au front. De plus, cette allusion à « une chasse au canard » rappelle aussi la description que fait Jean Bénac dans une lettre déjà citée, de la guerre comme d'« un voyage d'aventures, une sorte de monstrueuse partie de chasse ». Cette poésie au sein même de la guerre est à rapprocher d'une remarque de Jean de La Ville de Mirmont qui écrit, le 1^{er} octobre 1914, à sa mère : « je mène, en effet, une existence de sauvage au milieu des bois. Mais je suis en excellente santé et les obus me laissent froid. Ce n'est pas ennuyeux du tout »⁹⁷. Un mois plus tard, il raconte de nouveau à sa mère : « C'est de nouveau du fond des bois que je t'écris. [...] L'endroit est des plus beaux ; – on se croirait dans un roman de Fenimore Cooper »⁹⁸. Or Barrès, dans une totale inconscience, quand il visite le front, fera aussi une allusion aux romans de l'écrivain américain en comparant les tranchées à « quelque chose d'élégant et de plaisant, quelque chose des jeux de l'enfance, un souvenir de Fenimore Cooper [...] » (Barrès 1914, 1). Mais peut-être que Barrès rapporte ici trop tardivement (février 1915) une impression qu'eurent les soldats au tout début de la guerre. En effet, de façon comparable à l'attitude première de Bénac, Siegfried Sassoon, un officier et poète anglais, pourra encore écrire en 1916, à propos de la vie des tranchées : « *I could still think of trench warfare as an adventure* » (Sassoon 1978, 16).

Affinités entre Jean Bénac et Marcel Proust

Mais au fond, c'est surtout Marcel Proust et Jean Bénac qui ont beaucoup de points en commun. Proust devait bien s'en rendre compte, surtout en lisant les lettres du jeune homme. Ainsi, par exemple, comme le jeune Marcel en son temps, Jean aime Musset. Notons d'ailleurs que Jean Bénac fut élève, comme Marcel

⁹⁷ Jean de la Ville de Mirmont, *op. cit.*, p. 62.

⁹⁸ Jean de la Ville de Mirmont, lettre du 8 novembre 1914, *op. cit.*, p. 81.

Proust, au Lycée Condorcet. Une caractéristique qui les rapproche aussi est leur bibliophilie très particulière, où ils s'attachent tous deux au souvenir personnel d'un livre plutôt qu'à sa valeur bibliophilique :

J'ai trouvé ici le même exemplaire des *Poésies nouvelles* de Musset que j'aimais à monter le soir dans ma petite chambre blanche et rose de Beg-Meil – la même édition, le même papier ; – grâce à cela et à un Molière, les journées ne m'ont pas paru trop longues dans cet hôpital, où pourtant, comme tu peux le penser, la vie n'est pas précisément drôle !⁹⁹

Enfin, un autre passage d'une lettre du jeune Bénac, qui n'a pu échapper à Proust, me semble un indice important de l'importance cachée de Jean Bénac pour Proust, ainsi que d'une grande affinité entre eux :

Jadis, au temps où je travaillais rue Auber, avec Richard, j'avais coutume d'apporter souvent au bureau des « hopjes », achetés en passant au « Bébé Rose ». Le brave Richard a eu l'idée de m'envoyer quelques-uns de ces bonbons, que nous dévorions naguère si joyeusement... et l'on établit si étrangement des associations d'idées, de goûts et de sensations, que, de même que certains parfums nous rappellent certaines personnes, le simple goût de ce bonbon m'a rappelé le bureau, mes livres, le bruit montant de la rue Auber, papa entrant et sortant, Richard, éternelle victime de mes plaisanteries et bon camarade, le téléphone, toute cette atmosphère d'activité, de travail, de vie intense dont je suis maintenant si loin...¹⁰⁰

Bénac a peut-être eu le temps de lire *Du côté de chez Swann*, en tout cas, il décrit ici de façon très similaire l'expérience de la mémoire involontaire déclenchée par la petite madeleine de Proust, mais qui, pour lui, est un bonbon hollandais. De son côté, en lisant les lettres de guerre de Bénac, Proust a certainement été frappé par ce passage.

Avec Reynaldo Hahn et Robert Proust

Notons enfin le lien entre Marcel Proust et Jean Bénac que forment deux proches de l'écrivain. D'abord, Reynaldo Hahn : nous n'avons aucun témoignage du compositeur sur des relations possibles avec le jeune Bénac, mais ce dernier connaît visiblement bien ses mélodies et l'avait probablement rencontré puisque, comme

⁹⁹ Lettre à sa mère, 3 septembre 1914, *op. cit.*, p. 47. Le même jour, il informe aussi son père de cette trouvaille mais sans expliquer son importance personnelle : « J'ai heureusement trouvé au collège où est installé l'hôpital un Molière et les *Poésies nouvelles* de Musset. Grâce à cela les journées ne m'ont pas semblé trop longues ! » (*Ibid.*, p. 42).

¹⁰⁰ Lettre à sa mère, « 21 octobre 1914 (81^e jour de guerre) », *op. cit.*, p. 110.

nous l'avons vu, il l'appelle par son prénom¹⁰¹. Enfin, et surtout, Robert Proust : voici un autre lien important qui n'a pas été exploré, ni même mentionné. En effet, le frère de Marcel a dû lui aussi rencontrer Jean Bénac lors de dîners entre les deux familles. Mais, plus significativement, une phrase d'une des dernières lettres du jeune Bénac révèle qu'il a vu Robert Proust au front peu de temps avant sa mort. Jean Bénac raconte à son père comment, ayant un jour la fièvre, il croit alors avoir la typhoïde : « pas de quinine, je m'inquiète, et Proust et un autre docteur viennent très gentiment me voir en auto de Clermont »¹⁰². Bénac a fait un séjour en octobre à l'hôpital de Verdun ; or, dès le début de la guerre, le docteur Robert Proust est envoyé comme « Médecin Major » dans des hôpitaux de Verdun et aux alentours (*Corr.* XIII, 285, n. 6)¹⁰³. Donc, Bénac devait savoir que Robert Proust était dans les environs, il l'a peut-être même vu, et il a alors fait appel à cet ami de sa famille. Si Robert Proust n'a laissé aucun témoignage de son expérience en tant que médecin durant la guerre¹⁰⁴, il est très probable qu'il a raconté ou écrit à son frère Marcel sa visite à Jean Bénac sur le front, surtout après qu'ils aient tous deux appris la mort du jeune homme. Ce dernier détail biographique illustre bien la place importante de Jean Bénac dans la pensée et les impressions de Proust sur l'Enfer que fut la Grande Guerre. Proust a ainsi puisé dans d'infimes détails du caractère, de la vie du jeune homme à la guerre, et même de ses mots pour la décrire, afin de dresser le portrait de Robert de Saint-Loup au front.

Bibliographie

- Barrès, M. (1914), « Au milieu des Saints de la France », *L'Écho de Paris*, 23 novembre.
- Berthier, Ph. (2015), *Saint-Loup*, Paris, Éditions de Fallois.
- Bussière, É. (1992), *1872-1992. Paribas, l'Europe et le monde*, Anvers, Fonds Mercator.
- Canévet, J.-R. (2004), « André Bénac. Un acteur des XIX^e et XX^e siècles à Fouesnant », *Foën Izella, Bulletin* 24, décembre, en ligne : <[https://histoiredefoues-](https://histoiredefouesnant.com/)

¹⁰¹ Voir sa lettre à sa mère du 28 novembre 1914, *op. cit.*, p. 201-202.

¹⁰² Lettre à son père, 6 décembre 1914, *op. cit.*, p. 215. Bénac fait ici référence à Clermont-en-Argonne, où Robert Proust tenait le service chirurgical, près de Verdun, à seulement 6 kms de la commune des Islettes dans la Meuse, en Lorraine, où se trouvait Jean Bénac en novembre, juste avant de partir pour Thann.

¹⁰³ Sur le travail de Robert Proust au front, voir : GOURSOLAS 1990, 241-249 et CHAUVIN 2002, 157-173.

¹⁰⁴ Pour comprendre ce que fut cette guerre pour la plupart des médecins, on peut lire les souvenirs de MAUFRAIS 2008. Cet ouvrage contient de nombreuses photographies prises par Louis Maufrais lui-même au front.

- nant.wordpress.com/2007/06/16/andre-benac-un-acteur-des-19eme-et-20eme-siecles-a-fouesnant/>.
- Canévet, J.-R. (2010), « L'évolution de Beg-Meil en quelques photos, cartes postales et documents, jusqu'à la seconde guerre mondiale », *Foën Izella, Bulletin* 36, décembre, 17-45.
- Carden-Coyne, A. (2015), « Masculinity and the Wounds of the First World War : A Centenary Reflection », *Revue française de Civilisation britannique*, XX(1), en ligne: <<http://rfgb.revues.org/305>>.
- Carpentier, É. (1930), « Jean Bénac », *Livre d'Or – Groupe des anciens Combattants du Palais*, t. 1, 19-20.
- Chauvin, F. *et alii* (2002), « L'évolution de la chirurgie des plaies de guerre des membres en 1914-1918 », *Histoire des Sciences Médicales*, XXIV(3/4), 1990, XXXVI(2), avril-juin, 157-173.
- Dupont-Mouchet, Ph. (2017), *Marcel Proust à Beg-Meil*, Philippe Dupont-Mouchet édition.
- Forth, C.E. (2004), *The Dreyfus Affair and the Crisis of French Manhood*, Baltimore, The John Hopkins University Press.
- Goursolas, Fr. (1990), « Chirurgie et chirurgiens d'une ambulance française en 1915 », *Histoire des Sciences Médicales*, XXIV(3/4), 241-249.
- Hahn, R. (1933), *Notes. Journal d'un musicien*, Paris, Plon, en ligne : <<http://reynaldo-hahn.net/Html/ecritsRHnotes.htm>>.
- Hanotaux, G. (1915), *Histoire illustrée de la guerre de 1914*, Bordeaux, Gounouilhou, 4.
- Kahan S., Mauriac Dyer, N. (2003), « Quatre lettres inédites de Proust au prince de Polignac (1895-1901) », *Bulletin Marcel Proust*, 53, 9-22.
- Le Foll, J. (1995), « Il y a cent ans : le séjour de Marcel Proust à Beg-Meil », *Foën Izella, Bulletin* 6, juin, en ligne : <http://www.begmeil.fr/file/HTML/Un_peu_d_histoire/Mr_Proust_Beg-Meil.pdf>.
- Le Naour, J.-Y. (2001), « "Il faut sauver notre pantalon". La Première Guerre mondiale et le sentiment masculin d'inversion du rapport de domination », *Histoire*, 84, en ligne : <<https://chrhc.revues.org/1866>>.
- Leborgne, J.-Cl. (2016), « Jean Bénac (1891-1914) : une vie brisée », *Foën Izella, Bulletin* 48, décembre, 22-47.
- Maufrais, Louis (2008), *J'étais médecin dans les tranchées. 2 août 1914-14 juillet 1919*, Paris, Robert Laffont.

- Mauriac Dyer, N. (2017), « La collection oubliée de Georges Van Parys », *Bulletin d'Informations Proustiennes*, 47, 47-63.
- Milly, J. (2001), « Quelques précisions sur Beg-Meil », *Bulletin Marcel Proust*, 16-19.
- Nectoux, J.-M. (1971), « Proust et Fauré », *Bulletin de la Société des Amis de Marcel Proust et des Amis de Combray*, 21.
- Peter, R. (2005), *Une Saison avec Marcel Proust. Souvenirs*, Paris, Gallimard.
- Piriou, Y.B. (1999), *Anatole Le Braz. Essai biographique*, Rennes, Terre de Brume/Presses Universitaires de Rennes, « Biographie ».
- Proust, M. (1971), *Jean Santeuil*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 354-355.
- Proust, M. (1991), *Mon cher Petit. Lettre à Lucien Daudet*, édition établie, préfacée et annotée par M. Bonduelle, Paris, Gallimard.
- Sassoon, S. (1978), *Memoirs of an Infantry Officer (1930)*, London-Boston, Faber & Faber.
- Speck, R., Ritte, J. (2009), *Cher ami... votre Marcel Proust. Marcel Proust in Spiegel seiner Korrespondenz / Marcel Proust et sa correspondance. Briefe und Autographen aus der / Lettres et Autographes de la bibliotheca Proustiana Reiner Speck*, Köln, Snoeck.
- Wagh, A. (2008), *The House of Wittgenstein. A Family at War*, New York, Anchor Books, 21-22.
- Wise, P. (2013), « Le généticien en mosaïste. La reconstitution du manuscrit d'À l'ombre des jeunes filles en fleurs », N. Mauriac Dyer (éd.), *Proust 1913, Genesis*, 36, 133-142, en ligne : <<http://genesis.revues.org/docannexe/image/1162/img-3.png>>.
- Wise, P. (2014a), « Deux dédicaces inédites », *Quaderni Proustiani*, 257-262.
- Wise, P. (2014b), « Trois dédicaces à la princesse Soutzo », *Bulletin d'Informations Proustiennes*, 44, 23-29.
- Wise, P. (2014c), « Proust et la "langue poilue" : le cas du mot "boche" », Ph. Chardin & N. Mauriac Dyer, *Proust écrivain de la Première Guerre mondiale*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, « Écritures », 51-66.
- Wise, P. (2017), « Jean Bénac. Eine verborgene Quelle für Robert de Saint-Loup », W. Nitsch & J. Ritte (dir.), *Marcel Proust und der Erste Weltkrieg*, Köln, Marcel Proust Gesellschaft, 224-261.
- Wright, V. (2007), *Les Préfets de Gambetta*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne.